

DES MAINS HABILES

Nous ne savons pas toujours qui a fait les objets anciens créés au Canada et encore existants aujourd'hui. Ces objets étaient fabriqués pour répondre à un besoin, souvent par une personne seule. Des entreprises ont aussi vu le jour, pour produire plus de choses avec des employés. Mais beaucoup d'artisans ont continué à travailler chez eux, en combinant un but pratique et un talent particulier. Voici quelques-unes de ces personnes, d'hier et d'aujourd'hui, qui gardent en vie les traditions artisanales.



Un atelier de ferblanterie au New Brunswick College of Craft and Design, 1960.

Pour une bonne formation

Il y a au Canada beaucoup d'écoles, petites ou grandes, où les gens peuvent apprendre des métiers d'art traditionnels. Le New Brunswick College of Craft and Design, à Fredericton, est né d'un programme mis en place par le gouvernement dans les années 1930 pour encourager différents types d'artisanat comme le travail du cuir, la ferblanterie, le tissage et le travail du bois. Les potiers Erica et Kjeld Deichmann, mari et femme, ont profité de leur propre succès pour appuyer la création du collège.

La poterie des Six Nations

Pendant des milliers d'années, les Kanien'kehá:ka (Mohawks) de ce qui est maintenant la réserve des Six Nations de la rivière Grand, dans le sud-ouest de l'Ontario, ont fabriqué des pipes, des pots et d'autres contenants en argile. Quand les colons ont apporté des bols, des tasses et d'autres objets en métal, les méthodes traditionnelles ont presque disparu. Mais il y avait encore des fragments de poterie partout sur le territoire des Six Nations. Une femme appelée Elda « Bun » Smith a commencé à les ramasser. Avec d'autres femmes, elle a décidé de faire renaître cet artisanat particulier. Elles ont ramassé elles-mêmes leur argile et elles ont créé des pots, des cruches et d'autres objets sous le nom de Mohawk Pottery. Dès les années 1960, leur travail était très apprécié. M^{me} Smith a transmis ses connaissances à son fils Steve, qui a commencé dès l'âge de 12 ans. Lui et des membres de sa famille étaient propriétaires de la poterie Talking Earth, un des nombreux studios de céramique des Six Nations.



Contenant de médicaments créé par la Santhony Pottery, réserve des Six Nations de la rivière Grand, 2012.

Une mise en lumière

La Women's Art Association of Canada a vu le jour à Toronto en 1887. Les membres de sa succursale de Montréal ont décidé plus tard d'y inclure l'artisanat, comme des groupes similaires des États-Unis et du Royaume-Uni qui travaillaient à la survie des métiers d'art traditionnels. En 1906, Alice Peck et Martha Phillips ont fondé la Guilde canadienne des métiers d'art. (Une guilde, c'est un groupe d'artisans. L'organisation a connu de nombreux changements et est devenue la Fédération canadienne des métiers d'art.) Elles ont organisé des conférences, des compétitions et des cours de formation, et elles ont aidé à faire monter les prix pour les objets d'artisanat créés par des gens ordinaires. Leurs efforts ont contribué à la survie de nombreux types d'artisanat et permis à beaucoup d'artisans de bien gagner leur vie. Les femmes bien fortunées de la Guilde ont soutenu et fait connaître le travail de nouveaux venus comme les Doukhobors, dans l'ouest du Canada. Et, ce qui était inhabituel pour l'époque, elles ont aussi reconnu le talent et le beau travail d'artistes et d'artisans autochtones. Elles considéraient peut-être que cet appui découlait de leur devoir d'aider des gens qui n'avaient pas beaucoup d'argent. Même si elles appréciaient le talent des immigrants et des Autochtones, elles n'étaient pas nécessairement intéressées à mieux connaître le savoir et le mode de vie des Autochtones.



Une femme doukhobor montre comment filer du lin pour en faire de la laine, Saskatoon, 1925.



Carol James, de Winnipeg, est une des tisseuses aux doigts les plus connues au monde. Une ceinture qu'elle a créée est accrochée dans l'hôpital de Saint-Boniface — un moyen spécial de souhaiter la bienvenue aux Canadiens français, aux Métis et aux gens des Premières Nations.

Des ceintures spéciales

Les motifs des ceintures tissées varient selon les endroits. Les têtes de flèche et les éclairs typiques de l'Amérique du Nord ont probablement vu le jour près des Grands Lacs au 18^e siècle. La technique utilisée est connue sous le nom de « tissage aux doigts », mais en fait, il s'agit plutôt d'un genre de tressage à plat. La ceinture fléchée est un symbole important de la culture métisse. Elle était très utile pour la traite des fourrures. Elle pouvait être utilisée comme une corde ou comme une pochette où ranger des objets. Et le plus important peut-être, c'est qu'elle pouvait protéger les gens qui transportaient des charges lourdes. Elle a aussi une longue histoire au Québec — tu n'as qu'à demander au Bonhomme Carnaval!

Une nouvelle vie

Quand les articles produits en usine sont devenus moins chers, bien des gens ont commencé à se dire que les objets faits à la main étaient démodés ou qu'ils étaient un signe de pauvreté. Beaucoup de ces articles étaient identiques, ce qu'on appelle de la « production de masse ». Et après la Seconde Guerre mondiale, c'était à la mode de posséder une foule de produits de masse faits de plastique et de vinyle. Dans les années 1970, certaines personnes ont recommencé à utiliser des matériaux naturels et des objets d'artisanat uniques pour leur maison. Des courtépintes aux sculptures, les objets faits à la main n'ont jamais complètement disparu.



Des travailleuses dans une salle de couture d'Eaton au début des années 1900.

La société Heritage Newfoundland and Labrador retrace les types d'artisanat qui risquent de disparaître et trouve des gens prêts à transmettre leur savoir-faire à des apprentis enthousiastes dans le cadre du programme Craft at Risk. Sur cette photo, une participante gratte l'écorce d'un arbre.

HISTOIRES DE SCULPTURE

Texte et illustrations
de Saelym Degrandpre



Quand j'étais une jeune adolescente, je voulais me rapprocher de ma culture. J'ai réussi à le faire grâce à l'art. J'ai vu ma grand-mère coudre des choses magnifiques, comme des *kamiiks* et des parkas ornés de broderies très détaillées, et elle m'a parlé des aiguilles d'os qui servaient traditionnellement à faire ce travail, ce qui m'a donné l'idée d'essayer la sculpture.



Alamy, avec l'autorisation de Susan Furrer

Dans un studio, j'ai regardé des Aînés et d'autres jeunes qui sculptaient; il y avait une odeur de pierre à savon dans l'air, une fine poussière qui venait de cette pierre et des magnifiques sculptures rendues à différentes étapes.

Après avoir parlé à un Aîné, j'ai décidé d'examiner le seau rempli de pierres à savon. J'ai pris mon temps pour regarder des pierres de différentes couleurs. J'en ai trouvé une très particulière, d'un vert bleuâtre, qui semblait presque couverte de glace.

Quand j'ai commencé à sculpter, ça ne ressemblait pas à grand-chose au début. C'était un grand rectangle, mais quand j'ai commencé à taper sur la pierre avec des limes, des burins et un maillet, j'ai vu apparaître la forme courbée de ma lampe à l'huile.

Ce processus m'a rappelé que l'Aîné m'avait conseillé de prêter attention aux détails. Le grand bassin devait contenir l'huile; le bord plat était en pente douce pour pouvoir contenir le coton arctique. Après avoir terminé la forme générale, je me suis servie d'un outil électrique et d'une sableuse pour obtenir une surface lisse. J'avais fini mon œuvre. Ça m'a rappelé les magnifiques broderies que ma grand-mère faisait sur nos parkas. Même si ce vêtement servait à nous garder au chaud et à nous protéger, il était quand même magnifique, et c'est ce que j'ai ressenti après avoir conçu mon *quulik*.

J'ai compris comment l'artisanat nous connecte à notre survie et aussi les uns aux autres. La sculpture m'a donné un outil pour comprendre comment nos ancêtres donnaient de la beauté aux objets nécessaires.

– Saelym Degrandpre est une artiste et autrice inuk qui vit à Ottawa. Elle s'intéresse particulièrement aux contes, à la culture et à l'histoire des Inuits.

